

La passagère mystérieuse

« Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ?

Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09. », j'ai sauté sur l'occasion.

Après tout, qu'ai-je à perdre ?

Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille :

« Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier *La Bérézina*. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. ».

Me voici, sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide »

En attendant que se manifeste mon interlocuteur, j'observe *La Bérézina*, amarrée à la bouée de l'avant-port de Lesconil. Fine étrave à guibre, ligne élancée, je devine qu'il s'agit du frère jumeau (« Sister ship » disent les anglais), du célèbre Pen Duick, premier du nom. Je connais bien ce type de bateau pour les mener fréquemment, tantôt skipper, tantôt équipier, dans des régates de « belle plaisance ». Des monuments historiques merveilleux à barrer, qu'il faut mener avec souplesse mais capables d'admirables performances quand on a appris à composer avec leurs caprices de centenaires.

Tout à mon observation, je n'ai pas remarqué l'homme qui est arrivé dans mon dos : « Vous êtes pwoué ? » Je reconnais immédiatement l'accent so british entendu la veille au téléphone et me retourne vivement. Un « Poil de carottes » entre deux âges, au visage constellé de tâches de rousseur, mince mais visiblement musclé, me fait face. Son regard me fixe intensément, comme pour plonger sans détour dans mes pensées. Il me jauge et je soutiens son regard. Après un long moment, il lâche dans un borborygme de galets remués par le ressac : « On vewoua au pied du mat. Nous appawouéillons immédiatement pour Crosshaven, Ireland. My name is Peter.

-- André » je répons. Les présentations sont terminées. Je ne pose pas de question, comme convenu. Sur un signe de sa part, une barque nous conduit à bord de *La Bérézina*.

Je descends dans la cabine pour déposer mon sac. Deux banquettes de cuir rouge capitonné se font face, de part et d'autre de la coursive qui mène à la cabine avant, dont la porte est fermée. Fouillant dans mon sac pour en sortir mon équipement de navigation, je m'attends à tout moment à voir cette porte moulurée s'ouvrir et la vieille dame venir me saluer. Mais la porte reste close, et les derniers rayons du soleil ricochent sur l'acajou de son vernis et sa poignée de laiton.

Je remonte alors sur le pont et nous hissons la grand voile avant de glisser hors du port avec la brise du soir, sur une mer douce et caressante. Passé le môle, nous établissons foc et trinquette, puis mettons le cap vers le Raz de Sein. Pour rallier l'Irlande, le plus court chemin passe entre les falaises du continent et les îles qui les débordent.

Je trouve rapidement mes marques sur le pont, aucune sophistication inutile ne complique la manœuvre. Peter me donne ses consignes, caps et nature des actions, puis va se coucher dans une bannette. Je reste seul dans le cockpit, à la barre, le vent m'apporte les effluves de la terre et la pleine lune éclabousse la surface de l'océan. Je suis heureux. Nous traversons à bonne allure la baie d'Audierne, *La Bérézina* glissant sans heurt sur les flots. Tout est si calme que je peux laisser mon esprit vagabonder, et je souris à l'idée de l'improbable circonstance de ma présence à bord, en compagnie d'un marin mutique et d'une mystérieuse et invisible passagère.

Je me surprends à imaginer la vieille femme, cloîtrée dans sa cabine. Je dessine dans mon imagination des cheveux blancs, un visage souriant, doux comme les tartines de pain d'épice que ma grand mère me tartinait de beurre salé. Elle doit être bercée par la chanson de l'étrave, allongée sur sa couchette, les yeux grands ouverts en se demandant qui mène son voilier.

Soudain en arrivant près du Raz de Sein, je perçois un comportement curieux du bateau, comme on pressent un cheval qui va refuser l'obstacle. Je modifie le réglage des voiles, change de quelques degrés la route du voilier, mais la vitesse diminue, la barre vibre, l'étrave pioche dans la mer comme un bouchon. Ridicule et inefficace.

Devant ce comportement insolite, tous mes sens sont en éveil pour en comprendre les raisons. J'écoute le claquement des voiles, le grincement des agrès, les soupirs de la charpente. Je sens la caresse de la brise de terre et dans tout mon corps résonnent les ondulations des flots. *La Bérézina* souffre, je le sens, elle se rebiffe, elle hésite à se lancer dans le courant du raz. Devant nous, le phare de la Vieille, première sentinelle du passage, lance avec entêtement ses éclats verts.

Je devine que le voilier a besoin de plus de puissance pour affronter le courant. Me déplaçant silencieusement sur le pont, j'établis deux nouvelles voiles, le « Foc-en-l'air » et le « flèche-en-cul », des voiles dont le nom illustre bien la position au plus haut du mat, ce qui les destine en principe à la régates. Revenu dans le cockpit, je me tapis sur la banquette de bois pour ne pas affaiblir la brise légère qui balaye le pont. Et là, j'écoute. Je sens.

Dans un long silence, le temps s'est arrêté. Un clapotis, un grincement, un soupir. Puis je perçois sur ma joue l'effleurement du zéphir, et doucement sous ce baiser le voilier s'incline, il murmure, il respire. Levant les yeux, je distingue à la clarté de la lune les voiles qui se tendent en de gracieuses courbes.

Alors, je lui chuchote : « Tu as vu, je t'ai rajouté de la dentelle, tu aimes bien ? Mais c'est que tu es coquette, ma belle ! Le blanc te va si bien... Vas-y, vas-y, ma belle, on va passer ! C'est possible, tu le sais, avance, n'aie pas peur ! Allez, vas-y, ma belle, fais-moi plaisir ! »

Je barre du bout des doigts pour sentir le frisson de la carène se coulant dans les ondes. Je garde au coin du regard les éclats des gardiens du passage, pour contrôler notre avance. Un instant immobiles, ceux-ci reculent à présent, d'abord imperceptiblement, puis plus nettement.

Je ressens cet être de bois et de toile vibrer de son désir d'avancer. Dans l'état de fatigue où me plongent mes longues heures de barre, je crois entendre une respiration derrière moi. C'est peut-être mon hôtesse, venue partager cette échappée nocturne. Je ne bouge pas, pour prolonger cette sensation, et je poursuis mon voyage dans une curieuse impression de solitude accompagnée.

La mer d'Iroise a glissé sous notre coque et le chenal du Four, dernière difficulté avant d'aborder la Manche, est parcouru avant la fin de la nuit. Les premières lueurs de l'aube dessinent en ombres chinoises les falaises de Porspoder quand ma léthargie est interrompue par le capot de la cabine qui s'ouvre. La vieille dame ? Non. C'est Peter, la mine réjouie, qui contre toute attente, me rejoint avec, sur un plateau, un seau à champagne et deux coupes. Quand je lui dis que je préférerais un bon café, il se met à rire, et la scène prend une tournure surréaliste.

Il s'assied près de moi : « Voyez-vooo, à chaque fois que j'ai voulu wouamener le voilier en Irlande, des incidents m'ont empêché de le faire, moteuw en panne, voile déchirée, à tel point que plous aucun skipper du port ne voulait faiwe le convoyage. J'ai alors décidé de wecrooter

plus loin en wouédigeant l'annonce à laquelle vous avez wouépondu. J'ai cwouu que vous aussi vous alliez renoncer à l'entwouée du woua de Sein, mais vous vous en êtes bien sowti. Pour vous, ça n'a pas été « la bérézina » ! » s'esclaffe-t-il.

-- Ah oui, au fait, ça lui vient d'où, ce nom bizarre ?

-- L'ancien pwopwiétaire était russe, ce nom devait lui sembler agwéable. Avant, le bateau s'appelait « *Mabelle* ». »

Mabelle... J'ai répété ces mots toute la nuit pour encourager le voilier à poursuivre son effort... Se pourrait-il qu'il m'ait entendu, qu'il ait reconnu son vrai nom ? Que ce bateau ait une âme ... ? Bien sûr que non ! En parlant pour rester éveillé, je rêvais à la passagère, c'est tout. Au fait, la passagère ...

« Alors, puisque tout va bien, la vieille dame intrépide va pouvoir enfin sortir de sa cabine et sabler le champagne sur le pont avec nous !

-- Quelle dame ? » me demande Peter, les yeux écarquillés.

Il reste un long moment silencieux, la bouteille de champagne à la main, puis il en fait sauter le bouchon.

« Ah ! C'est un malentendu : en anglais, un bateau est du genwe féminin, et par sa lignée et son tempéwament, c'est elle, la vieille dame au caractère bien twempé ! » dit-il en tapotant le teck du pont.
